

OLIVIER MASSON

VARIÉTÉS CHYPRIOTES SYLLABIQUES

Pour Günter Neumann en amical souvenir

I. Sur l'utilisation des noms chypriotes de source syllabique

Récemment, Rüdiger Schmitt a présenté¹ des remarques sur l'utilisation des noms propres qui sont transmis en écriture syllabique, pour la rédaction d'un recueil général comme le *Lexicon of Greek Personal Names*².

M'étant penché depuis longtemps sur ce problème, je voudrais faire, de mon côté, quelques observations sur la meilleure manière de répertorier ces noms chypriotes. Je crois qu'il faudrait considérer plusieurs catégories.

Le cas le plus favorable, qui ne laisse place à aucun doute, est naturellement celui où la forme « syllabique » correspond exactement à une forme « alphabétique », compte tenu des contingences de l'écriture syllabique, parfois maladroite. La forme alphabétique se retrouve alors ailleurs, soit à Chypre même, soit dans d'autres régions grecques. Par exemple, on a *wa-na-ka-sa-ko-ra-se* = *Φαναξαγόρας*, puis *Ἀναξαγόρας*; l'exemple syllabique conserve ici le *w* initial, tout comme dans une attestation unique en Crète (*Lexicon*); sans *Φ*, le nom se trouve dans diverses régions. On le voit, la structure et la longueur du nom excluent toute ambiguïté. De même pour *o-na-si-wo-i-ko-se* = *Ὀνασίφοικος*, puis *Ὀνασίοικος*, ce dernier au moins à Rhodes (*Lexicon*). De même encore pour *pu-nu-ta-ko-ra-se* = *Πνυταγόρας*, à Chypre et ailleurs (*Lexicon*, etc.)³. Ou encore pour des noms plus courts, tels *xo-wi-lo-se* = *Ζωφίλος*,

¹ Beitr. zur Namensforschung 23, 1988, 279–280.

² P.M. Fraser, E. Matthews, *A Lexicon of Greek Personal Names*, I, 1987 (cité: *Lexicon*); voir mon compte rendu dans *Gnomon*, 1990, 97–103.

³ Dans *Lexicon*, le doublet apparent « Πνυθαγόρας » (Eubée) est dû à une erreur de transcription.

ICS², 454 a, plus tard le banal Ζωίλος; ou un nom très court mais caractéristique à Chypre *o-na-se* = Ὀνᾶς (Lexicon, etc.).

Un second cas très favorable se présente lorsque la forme syllabique, une fois transcrite, révèle une structure et des éléments pleinement compréhensibles, même si la contrepartie alphabétique complète ne nous est pas accessible. Ainsi, des composés clairs comme *ti-we-i-pi-lo-se* = Διφείφιλος et *ti-we-i-te-mi-se* = Διφείθεις ne semblent pas se retrouver hors de Chypre. Mais ils combinent au premier élément Διφει-, comme dans l'attique Διειτρέφης⁴, avec en deuxième position les constituants connus -φιλος et -τρέφης. De même, *ku-po-ro-ta-le-se* = Κυπροθάλης et *o-na-si-ta-le-se* = Ὀνασιθάλης combinent avec -θάλης les premiers éléments Κυπρο- et Ὀνασι-, dans une composition tout à fait claire.

On pourrait multiplier les exemples analogues. Cependant, il ne faut pas se dissimuler que d'autres cas se présentent, soit moins favorables à une explication immédiate, soit franchement défavorables, et la prudence est alors de rigueur.

1. Cas où une forme syllabique est susceptible de deux explications, c'est-à-dire de transcriptions alphabétiques différentes. Un bon exemple est fourni par des noms qui apparaissent avec des structures telles que *o-na-sa-ko*, ICS 110, ou *a-ri-si-ta-ko*, 115, etc. Les premiers éditeurs et moi-même, nous avons vu ici des abréviations de noms composés, d'autant plus plausibles qu'il s'agit de graffites sur des vases. Ces abréviations seraient à résoudre comme Ὀνασαγό(ραυ), Ἀρισταγό(ραυ), génitifs d'appartenance très probables, en comparant des formes presque complètes comme *a-ri-si-ti-ya* = Ἀριστία(υ), ICS 112, et d'autres complètes, comme *a-ri-si-ta-ko-ra-u* = Ἀρισταγόραυ, 162 a, aussi 98, etc.

Cependant, G. Neumann a proposé de son côté une explication différente et ingénieuse. Selon cet érudit⁵, on aurait affaire à des formations complètes, à comprendre comme des hypocoristiques, et qui seraient à transcrire comme *Ὀνάσαγος, *Ἀρίσταγος, etc. Cette théorie, plausible en soi, a été acceptée par R. Schmitt⁶, qui regrette de ne pas retrouver de telles transcriptions dans le Lexicon. Mais que fallait-il décider? Le choix est fonction des arguments qui sont en présence.

⁴ Pour Δι(φ)ει-, voir mes remarques dans Verbum 10, 1987, 255.

⁵ En dernier lieu Kadmos 28, 1989, 169–170, développant KZ 85, 1971, 66–69 et Kadmos 16, 1977, 85–86.

⁶ Compte rendu cité (n. 1), 280.

Pour ma part, j'oppose résolument deux objections: a) des diminutifs d'un type *Ὀνάσσης n'apparaissent pas dans d'autres régions et demeurent une possibilité *théorique*; b) il est frappant que F. Bechtel, dans ses listes abondantes pour l'élément -αγόρας, n'offre pas de parallèle pour un schéma de type X-αγ-ος⁷. En conclusion sur ce point, j'estime que la plus grande vraisemblance est du côté de l'explication traditionnelle, et que l'on peut enregistrer les noms en question comme résultant d'abréviations (en précisant le contexte).

2. Cas malheureusement fréquents où l'on a des noms qui sont à la fois des hapax syllabiques et des séquences dont l'interprétation en grec alphabétique est hypothétique, voire franchement aventureuse. On entre alors dans le domaine du subjectif, et sur ce point, l'exemple du *Lexicon* est particulièrement instructif. Il est naturel que le recensement des noms chypriotes ait été confié à un spécialiste britannique, T. B. Mitford. Mais cet érudit pratiquait (à mon avis) un grand «laxisme» dans l'interprétation des séquences syllabiques difficiles. Il détestait laisser des «vides» et n'hésitait jamais à proposer telle ou telle transcription inattendue, dont pourtant il pouvait ressentir l'étrangeté.⁸

C'est pourquoi je me permets de regretter que le *Lexicon* ait entériné, avec ou sans point d'interrogation, toute une série d'hapax mitfordiens dont la bizarrerie saute ordinairement aux yeux à première vue. En voici quelques spécimens, sans qu'il soit question de donner ici une liste très détaillée et en excluant toute considération polémique.

a-ko-ro-we-wi-jo serait Ἀγορέϊος, *Lexicon*, sans «?»

a-ku-we-u-su-ti-ri-jo serait Ἀκουευσύτριος, id.

a-za-ra-wo serait Ἀζαρος, id.

e-u-a-li-pi-ro serait Εὐάλφιρος, avec «?»

ta-wa-ki-si-o serait Δάξιος, sans «?»

te-so-o-te-o (gén.?) donnerait Θεσοόντης (nom.), avec «?»

Et ainsi de suite, avec ou sans marque d'incertitude. Même si l'on invoque la possibilité que certains de ces noms soient non grecs, et

⁷ Bechtel, *Histor. Personennamen (HPN)*, 17–19. Le cas du rare Νίκαγης (masculin plutôt que féminin, voir BCH Suppl. XIII, 1986, 40, à Rhodes), avec suffixe -ης, ne prouve rien ici; ajoutons que pour des hypocoristiques, la suffixation simple en -ος est de loin la moins répandue.

⁸ Un exemple chez Mitford, *Bull. Inst. Class. Studies Supplement* 10, 1961, 32 et 36, note 4, où il est dit pour un mot supposé «ἰ(ν)δοξαιμίδας»: «this word is indeed grotesque...»

alors « étochypriotes »⁹, il me semble que la prudence la plus élémentaire doit recommander leur exclusion d'un recueil comme le *Lexicon*, ouvrage d'intérêt général, qui est consulté par des spécialistes d'autres domaines. En dehors des éditions proprement dites, de telles séquences rares et difficiles doivent demeurer confinées aux répertoires spéciaux, tel que celui qui a été rédigé par Markus Egetmeyer pour l'ensemble des formes syllabiques, et aux études spécialisées, où la discussion a libre cours.

II. Quelques interprétations nouvelles

Il convient naturellement que les éditeurs de documents syllabiques demeurent ouverts aux suggestions. Ainsi, en ces dernières années, G. Neumann a déployé ses efforts pour faire sortir de leur isolement un bon nombre de formes chypriotes difficiles. Par exemple, pour ICS 255 dont la fin fait difficulté, une lecture *sa-wo-pi-o* paraît fournir un nom nouveau mais plausible Σαφόβιος¹⁰.

A propos des inscriptions souvent malaisées de Kouklia-Paphos¹¹, G. Neumann a fait plusieurs propositions intéressantes. En 56, *po-ti-ti-ma-se* (gén.) serait Πο(ν)τιτίμας, d'un composé en Παντι-, avec passage dialectal de -αν- à -ον-, qui serait un trait nouveau¹²; en 4, le nom féminin difficile *po-wa-?-ka* pourrait se lire avec un *ra* comme signe 4, et se comprendre Βοφάρχα, composé nouveau (même structure que *Ππαρχος)¹³; en 47, il serait loisible de retrouver un masculin Δάμο-τι(ς).¹⁴

Toutefois, une explication plus compliquée est proposée¹⁵ pour le nom nouveau plusieurs fois attesté, 10 etc., *o-re-o-mi-to* = *Ορεομιτος? Mitford y voyait, avec conviction un nom « étochypriote » comme *Ορεομι(ν)τος, ce qui ne m'a pas semblé absurde¹⁶. De son côté, G. Neumann, partant du fait que *Ορεο- a un aspect grec, voudrait retrouver un composé inédit *Ορεό-μι(ν)τος, où le second élément viendrait de

⁹ Pour le texte très difficile ICS² 327 (p. 418, avec les interprétations plus convaincantes de G. Neumann), Mitford écrivait, o.c. 40: «...it is manifest that of these names several are not Greek...»

¹⁰ Kadmos 28, 1989, 89—91.

¹¹ Masson—Mitford, Les inscriptions syllabiques de Kouklia-Paphos, 1986.

¹² Gnomon 1988, 66.

¹³ Neumann ibid. (ajoutant que A. Heubeck avait eu la même idée).

¹⁴ Neumann ibid., renvoyant à Bechtel, HPN 125.

¹⁵ Neumann, ibid.

¹⁶ Mitford, notamment Studies (cité n. 8), 14; accepté dans Kouklia-Paphos, 10, etc.

-μένετος, avec le passage chypriote de -εν- à -iv- et syncope d'un -e- non accentué. Je vois là plusieurs objections: a) ὄρεο- existe, mais tardivement¹⁷; b) un nom Μένετος «patient» existe¹⁸, mais sa présence *en composition* ne serait pas naturelle; c) supposer en outre une syncope serait bien malaisé. En conclusion, je demeure dans le doute.

Pour 36, c'est R. Schmitt qui a proposé comme obvie une interprétation différente de la mienne.¹⁹ Au lieu de Ῥάδιο[ς] τῷ Δάμιο[ς], génitifs qui seraient en -ιος et non en -ιφος, pour les masculins en -ις attestés ailleurs Ῥάδις et Δάμις, il trouverait plus naturels Ῥαδίω et Δαμίω, alors génitifs de Ῥάδιος et Δάμιος. Ici, une question de «probabilité» se pose: les deux noms postulés sont-ils si courants? Pour Ῥάδιος, le Pape-Benseler offre un exemple mythique isolé, tandis que Bechtel,²⁰ avec Ῥάδιος en Thessalie, songe à ῥαδινός «souple». Tout cela est possible. Pour Δάμιος, on a dans le Lexicon un exemple unique à Lesbos, IG XII 2, 88,17 (époque impériale), qui n'est pas en faveur d'une grande antiquité²¹. Il faut ajouter, en faveur d'un génitif possible en -ιος, la forme Τιμοχάριος, ICS 172 a. C'est pourquoi je ne suis pas entièrement convaincu ici.

Toujours à Paphos, avec R. Schmitt²², on a le droit d'hésiter sur l'explication, inspirée par Mitford, des deux noms figurant dans 34 et 35 comme Πρασ(σ)ίδαμος et Πράσ(σ)ιπ(π)ος, avec traitement supposé -σσ- de -κς/ξ-. Il n'a pas tort de souligner qu'une autre hypothèse est possible, avec le radical Φρασι- auquel j'avais songé moi-même en 1961²³. Les arguments, dans un sens ou dans l'autre, sont assez fragiles. En faveur d'un élément Πραξι-, j'évoquais la présence de noms de cette série à Chypre, avec notamment Πράξανδρος probable à Rantidi-Paphos 30, et certain (alphabétique) comme fondateur mythique de Lapéthos, Πράξιππος et Πραξίδημος attestés aussi à Lapéthos; par contre, on n'a aucune trace de noms en Φρασι-. Ici encore, c'est une question de probabilité, et je reconnais qu'il est malaisé de trancher.

Le flottement de l'écriture syllabique pour noter π- et φ- demeure assurément un facteur d'incertitude. J'ajouterai, à ce propos, que dans

¹⁷ Voir les diverses formes chez Chantraine, Dict. étymol., s. v. ὄρεος.

¹⁸ Bechtel, HPN 307, Lexicon, etc.

¹⁹ Kratylos 32, 1987, 186.

²⁰ Bechtel, HPN 487.

²¹ R. Schmitt écrivait: «Δάμιος (unbezeugt, aber trivial)»; rien chez Bechtel, HPN 129—130.

²² Kratylos, ibid.

²³ BCH 85, 1961, n. 3, contre Mitford.

un de ses derniers articles²⁴, A. Heubeck a présenté de très bons arguments pour comprendre comme Φαυσι- des formes enregistrées auparavant comme comportant un premier élément Παυσι-, du type Παυσανίας. Ainsi dans ICS², 352 a (liste de noms), il faudrait préférer Φανσίτιμος, Φανσίχαρις, Φανσίκας aux transcriptions en Παυσι- qui avaient été proposées tout d'abord. On place à côté l'hapax pindarique φαυσίμβροτος, correspondant à homérique φαεσι-. Hors de Chypre, on trouve le nom homérique Φανσιάδης, l'Arcadien Φανσίων²⁵, et depuis peu un Mégarien Φάυσων (Ve s.)²⁶. Je me rallie donc à cette interprétation.

III. Κυπρέας à Paphos et les noms en -έας, -είας

Un cas intéressant fait entrer en ligne de compte, non pas une transcription mais une explication morphologique. A Kouklia-Paphos, 48, la légende *ku-pe-re-wa-?* n'est pas ambiguë, peut-être Κυπρέφα[o]²⁷, génitif d'un nom nouveau Κυπρέ(φ)ας, qui ne surprend pas dans la riche série des noms locaux au radical Κυπρο-.²⁸ Mais en publiant le document, j'étais gêné par la présence du -w- et je me résolus à envisager, sans grande vraisemblance, une graphie d'hypercorrection.

Par la suite, une solution élégante a été indiquée par Martin Peters, qui écrivait: «Massons Zögern beim Ansatz eines PN Κυπρέας ... ist mir gänzlich unverständlich, geht das Namensuffix -έας doch unzweifelhaft eben auf *-ewās zurück...»²⁹ Cette formulation un peu apodictique doit susciter une discussion sur la morphologie des noms d'homme en -έας, du type Θρασέας, etc. Implicitement, je me rangeais à l'opinion traditionnelle, qui voit dans ce suffixe un plus ancien -είας, -εγας. Cette doctrine a été bien résumée jadis par A. Fick:³⁰ «Weit häufiger als ειος erscheint είας, eine der beliebtesten Koseformen, welche sich zu einer

²⁴ Kadmos 26, 1987, 120–121.

²⁵ Ces deux exemples chez Bechtel, HPN 443.

²⁶ Inscription publiée par Ch. Kritzas, dans Philia epê, Mélanges à la mémoire de G. E. Mylonas, III, Athènes (1989), 167–187.

²⁷ Masson–Mitford, Kouklia-Paphos, p. 53 et 56 (dessin d'après Mitford). A droite, Mitford croyait voir la trace d'un *o* paphien; la photo (ici Pl. I, 1) diffère du dessin, mais il y avait une haste verticale, comme d'un T. Ce qui importe ici, le signe *wa* est évident.

²⁸ Récemment est apparu à Amathonte un nom Κυπρής, -ῆτος (époque impériale), SEG XXVII, 962.

²⁹ Die Sprache 32,2, 1986 [1988], 545, avec renvoi à son ouvrage cité plus loin en note 40.

³⁰ Dans Bechtel, Fick, Die Griech. Personennamen, 1894, 25.

Fülle jüngerer Gestaltungen erschlossen hat. Selten ist die volle Form wie in Θρασειάς³¹, Μενείας, Σθενείας entsprechend dem epischen Αἰνείας. Aus εἰας wird εός, ionisch ἐης³² und dies attisch zu ᾶς,³³ ionisch zu ῆς contrahiert ... »³⁴ Plus tard, dans son étude « Das Suffix -έας », E. Locker³⁵ paraît s'en tenir là, tout en indiquant, sans insister, une voie qui est différente.³⁶

Ce sont les recherches sur le mycénien qui ont apporté un renouvellement. Le premier, semble-t-il, O. Landau, en 1958³⁷, a transcrit les noms rares *pu-re-wa* (Knossos) et *wo-ne-wa* (Pylos), comme Φυλέας et Φοινέας, plus tard Φυλέας et Οἰνέας, mais encore sans insister. Ceci fut repris en 1963 par A. Heubeck³⁸, et surtout en 1966 par M. Lejeune, qui concluait au sujet d'un nom 85-*ke-wa* (Pylos) comme Αὐγέας, plus tard Αὐγέας:³⁹ « Nous voyons, dans la suffixation des anthroponymes en *-ewa*, un élargissement par *-ā-* de la suffixation en *-eūs* »; enfin, l'explication a été formulée à nouveau en 1980 par Martin Peters.⁴⁰

Ainsi, dans ce petit dossier où figurent en tête quelques bons exemples mycéniens, un nom chypriote Κυπρέας apporte assurément un complément important pour le Ier millénaire. En partant de *-έας*, qui doit être en relation avec les thèmes en *-u-* et en *-eu-*⁴¹ on comprend bien l'ancienneté et la prédominance des formes en *-έας*, en dépit du point de vue inverse qui a longtemps prévalu: les formes (minoritaires) en *-είας* proviennent de l'influence des exemples homériques comme Αἰνείας, avec un allongement métrique facile à supposer, et Ἑρμείας, dont l'origine est de toute manière différente.

³¹ Forme isolée à Athènes, IG II², 1926, 29.

³² Ces formes semblent propres à l'ionien d'Hérodote.

³³ Comme on sait, on voit ici aujourd'hui une formation spéciale en *-a-* long.

³⁴ Effectivement, ces formes contractes sont fréquentes dans une partie du domaine ionien (Chios, Samos, etc.).

³⁵ Glotta 22, 1934, 82–85.

³⁶ Voir plus loin note 41 (W. Otto).

³⁷ Mykenisch-Griechische Personennamen, Göteborg, 1958, 151, 173, 207.

³⁸ Idg. Forsch. 68, 1963, 20–21.

³⁹ Studi Micenei 1, 1966, 26, n. 67 = Mém. phil. mycén. III, 198.

⁴⁰ Untersuchungen zur Vertretung der idg. Laryngale im Griechischen, Vienne, 1980, 301, n. 251.

⁴¹ C'était déjà l'idée, seulement esquissée, de Walter Otto, Idg. Forsch. 15, 1903–04, 12–13, rappelée par Locker et Peters.

IV. L'inscription ICS 346—347 reconsidérée

On connaît deux vases du VII^es., localité d'origine inconnue, qui portent la même inscription syllabique, ICS 346 et 347. L'interprétation, qui met encore en cause un nom propre, a été très discutée, et peut être reprise ici du point de vue de la méthode. L'histoire de ces objets a été bien élucidée naguère par V. et J. Karageorghis⁴²; je la résume ici, avec quelques détails complémentaires.

a. ICS 346. Vase possédé par Alessandro Palma di Cesnola, depuis 1876—1878 et disparu après la dispersion de sa collection. Reproduction photographique dans l'album publié en 1881⁴³; dessin incorrect donné en 1882⁴⁴. L'inscription de huit signes a été soigneusement tracée, peinte sur le corps du vase, au milieu, sous un dessin en forme d'étoile; de chaque côté, décor de cercles concentriques disposés verticalement.

b. ICS 347. Vase possédé en ces dernières années par Georges G. Pierides (Larnaca-Nicosie), provenant sans doute de la collection de Demetrios Pierides (1811—1895), par l'intermédiaire de Gabriel (Djabra) Pierides (1852—1928). Comme le prouvent les reproductions (Pl. I, 2), ce vase est bien différent du précédent, quoique l'inscription soit identique. On peut supposer qu'ils proviennent tous deux d'une même tombe, ouverte avant 1878, peut-être dans le district de Larnaca, et dont le contenu aura été partagé entre ces deux amateurs d'antiquités, Cesnola junior et D. Pierides.

Ici, l'inscription est placée en haut du corps, sous le col. Même graphie, alors que les deux vases sont vraisemblablement l'œuvre du même peintre (J. Karageorghis). L'objet a été examiné et publié en 1956.⁴⁵

On a donc une légende identique, qui se lit sans difficulté, avec un point de séparation entre les s. 6 et 7: *ta-e-te-o-ta-ma · pi-ti*. Le premier éditeur A. H. Sayce (chez Cesnola), après une lecture aberrante du début, a bien reconnu à la fin l'impératif *πῖθι* «bois», exhortation adressée au défunt qui a été lue plus tard sur un vase de Vouni, ICS

⁴² AJA 60, 1956, 355 et 357 sq.; le second vase, ICS 347, est reproduit pl. 119, fig. 5 et 6.

⁴³ A. Palma di Cesnola, *Cyprus Antiquities...*, Londres, 1881. Cet album est constitué de grandes photographies, format environ 34 × 23 cm., représentant LVI planches (non numérotées). Le vase figure sur la pl. [XIV] (et non [XII]), rangée du haut, second objet à gauche. Ces photographies ayant été inversées au tirage, l'inscription du vase doit être lue en sens inverse, mais demeure bien lisible. Aucune autre photo n'est connue.

⁴⁴ A. Palma di Cesnola, *Salaminia...*, 1^{ère} éd., Londres, 1882, 252 sq., fig. 237. A la suite d'une erreur bizarre, le vase est dessiné la tête en bas, mais avec la légende dans le bon sens. Dans ICS p. 341, la fig. 104 a été dessinée de manière à rétablir la disposition originale, attestée par la photo de 1881.

⁴⁵ Article cité, note 42. La collection ne serait pas actuellement visible.

207. Ensuite, dès 1883, W. Deecke, GDI 135, songeait à retrouver un nom de femme Ἑτεοδάμα mais en cherchant un génitif ou un datif, τᾶ(ς)... ou τᾶ(ι)..., etc. Peu de temps après, W. Dittenberger apporte ce qui me semble être la solution définitive:⁴⁶ lire τᾶ (interjection « tiens ») Ἑτεοδάμα (vocatif masculin), en évoquant comme parallèle Odyssée 9, 347, où Ulysse dit au Cyclope: Κύκλωψ, τῆ, πῖε οἶνον. On retrouve alors les mêmes éléments.

Cette interprétation, à mon avis aussi élégante que riche de sens a été plus ou moins acceptée depuis: sans réserve par R. Meister, moi-même, T. B. Mitford; avec des restrictions par O. Hoffmann⁴⁷ et surtout par J. Karageorghis, inquiète de l'absence de -w- dans le nom Ἑτεοδάμας. Enfin, en 1976, G. Neumann a multiplié des objections:⁴⁸ a) absence du w; b) impossibilité de « traduire » le composé; c) on attendrait τῆ et non τᾶ; d) vu la répétition, on souhaiterait une maxime d'ordre général.

Il me semble que la première objection est la plus importante: toutefois, vu les limites de notre connaissance du dialecte chypriote et de ses variantes locales, je reste persuadé qu'on peut accepter une disparition occasionnelle du -w- intervocalique, surtout devant une voyelle -o-. Pour le reste, je ne vois pas de difficultés. Nombreux sont les composés anciens qui ne donnent pas une signification d'ensemble. L'interjection τᾶ est certes un hapax, mais pourquoi l'écarter? Enfin, le conseil donné au défunt est bien naturel.⁴⁹

Ensuite, G. Neumann a proposé son exégèse personnelle, en transcrivant: Τᾶ — ἦδη ὀδμα — πῖθι!, soit: « ceci — il y a encore le parfum — bois-le! » Malgré l'extrême ingéniosité de cette transcription, j'avoue préférer celle de Dittenberger, plus simple et plus plausible.

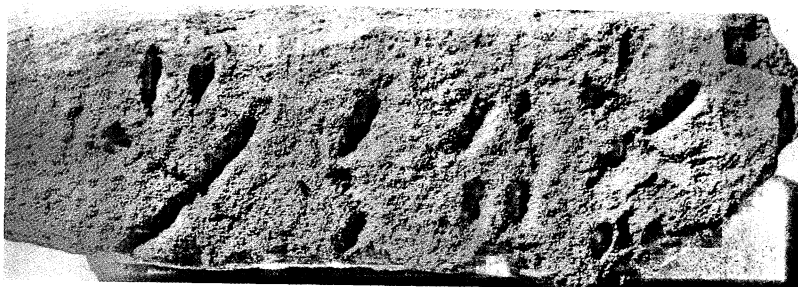
⁴⁶ Deutsche Literaturzeitung, 1884, 270 sq.; approbation immédiate de H. Collitz, préface à SGDI I, p. iv.

⁴⁷ Griech. Dial. I, 1891, 66, Hoffmann se disait gêné par le point de séparation, je ne sais pourquoi: c'est un diviseur de mots, non une ponctuation forte.

⁴⁸ Kadmos 15, 1976, 77–81.

⁴⁹ Depuis 1884, on compare seulement le passage homérique et la légende des vases. En fait, comme on l'a constaté récemment (Ecole des Hautes Etudes, 1989, avec le concours de L. Dubois et J. L. Fournet), la formule, avec des variantes, a été reprise ailleurs et devait appartenir au langage courant.

Pour πῖθι, le LSJ renvoie déjà à Cratinus, fr. 141 Κ τῆ νῦν τόδε πῖθι λαβὼν ἦδη (chez Athénée, X p. 446 B–D, avec d'autres passages de Comiques). Il faut surtout ajouter Héronidas, Mim. I, 82, où l'on retrouve comme à Chypre la présence d'un nom au vocatif: τῆ, Γυλλί, πῖθι (vocatif du féminin Gyllis). Cette structure était donc naturelle.



1. Inscription 48 de Kouklia-Paphos
(photo Kouklia Expedition)



2. Vase inscrit ICS 347 (photo Cyprus Museum)

Pl. I



a. Vase inscrit de Marion, tombe 83 Nocr. II
(photo Ohnefalsch-Richter, 1887)

Tout récemment, une autre explication a été avancée par J. Knobloch⁵⁰. En dernière analyse, il écrivait: Τὰ ἐτεόταμα πῖθι «trinke den echtesten». Le mot central serait une nouveauté, un adjectif au superlatif, comportant une suffixation de superlatif en -ταμος, par ailleurs absolument non attestée en grec.⁵¹ Au total, cette explication me paraît tellement étrange qu'une réfutation détaillée est inutile. *A contrario*, elle renforce ma confiance dans la solution proposée en 1884.

V. Une inscription disparue de Marion

On sait qu'en février — août 1886, Max Ohnefalsch-Richter exécuta à Polis-tis-Chrysochou, site de Marion, des fouilles subventionnées par trois Britanniques.⁵² Ces travaux fructueux n'ont jamais donné lieu à une publication d'ensemble. Dans les tombes de trois nécropoles (dites I, II, III) apparurent notamment de nombreux objets inscrits, stèles funéraires, vases ou tessons, etc., dont les plus importants sont repris dans ICS, 102—130. Certaines pièces demeurèrent mal connues, voire inconnues.

Ainsi un dossier conservé à Paris, Institut de France⁵³, et récemment retrouvé, concerne une inscription, d'abord considérée comme phénicienne par Ohnefalsch-Richter, puis reconnue comme chypriote, mais qui a dû disparaître. Le dossier contient diverses lettres en français. La plus ancienne, 15 novembre 1886, annonce «une [inscription] phénicienne, dix lettres peintes ... sur un vase». Plus tard, une lettre à Philippe Berger, 17 mai 1887, précise: «L'inscription [phénicienne] consiste en 10 ou 11 lettres peintes en noir sur une espèce d'amphore» L'objet était brisé, mais la légende complète; il devait faire partie du lot attribué au Musée de Chypre⁵⁴ et des photographies seraient faites. Le

⁵⁰ Dans la revue athénienne Γλωσσολογία — Glossologia, 2—3, 1983—1984, 169—171.

⁵¹ L'auteur renvoie seulement à H. Hirt, Indogerm. Grammatik, III, 1927, 289 (il s'agirait d'indo-européen *-fmo-).

⁵² Voir les indications rassemblées dans ICS, p. 25 et 153. Sur l'activité de l'archéologue allemand en général, voir les études récentes de H.-G. Buchholz, Centre d'études chypriotes, Cahier 11—12, 1989, 3—27, et L. Fivel, *ibid.* 35—40.

⁵³ Bureau dit de la «Commission du Corpus inscriptionum semiticarum». Lettres et documents étaient adressés, soit à Ernest Renan, soit à Philippe Berger, secrétaire de la commission. Pour l'accès à ces dossiers, je remercie vivement MM. Maurice Sznycer et Bernard Delavault.

⁵⁴ On n'en trouve nulle trace dans le catalogue de Myres & Ohnefalsch-Richter, *Catal. of the Cyprus Museum*, Oxford, 1899; la liste des objets de Marion (1886), 214 sq., ne contient que trois objets pour la tombe dite «83 I» (erreur pour 83 II). Au moins deux autres se trouvent au Musée du Louvre (inv. AM 87 et 98, achats à la vente Hoffmann de mai 1887, référence à 83 II).

10 septembre, l'archéologue annonce l'envoi « des copies et photographies de l'inscription de l'amphore Tombe LXXXIII Necr. No. II... Plus que (sic) j'ai étudié l'inscription, je trouve qu'elle en est entièrement chypriote et ne pas (sic) phénicienne, ou elle est bilingue, chypriote et phénicienne » Enfin, le 18 septembre, l'archéologue reconnaît que tout est chypriote, ayant identifié une forme du signe *le* (voir plus loin).⁵⁵ Outre ces lettres, il subsiste des copies et une photographie jaunie (Pl. II a, b), montrant une ligne de caractères sur la panse d'un gros vase.⁵⁶

L'interprétation est ici particulièrement difficile, d'abord du fait du mauvais état de conservation, déjà constaté à l'époque⁵⁷, ensuite à cause du tracé cursif, fait au calame sur l'argile; enfin, tout contrôle sur l'original est impossible. On reconnaît toutefois onze signes syllabiques, et deux points de séparation très clairs indiquent trois séquences, de six, trois et deux signes. A droite, le s. 1 est évidemment un *to*, de forme F. Le s. 2, pris d'abord pour un *mem*, a été plausiblement reconnu comme un *le*, en forme de 8 incomplet, par Ohnefalsch-Richter lui-même⁵⁸.

Le début avec *to* fait penser à un article initial τῷ au génitif d'appartenance, comme dans la formule τῷ θεῷ, ICS 188—189, etc.⁵⁹, ce qui va bien avec la fin de la première séquence, le s. 6 en Y étant clairement un *u*. D'autre part, le s. 3 ressemble encore à un *u*, mais moins bien tracé. La séquence *le-u* m'a fait alors penser au début de la légende qui est peinte sur un pithos de Vouni, ICS 207, *le-u-ko-sa*, qui se rapporte d'une manière ou d'une autre à du vin « blanc », λευκός ...⁶⁰ Cette comparaison fait naître l'hypothèse que le s. 4, peu net, pourrait être un *ko* arrondi, mais elle ne va pas plus loin. En effet le s. 5, peu net,

⁵⁵ L'hésitation sur l'écriture vient du fait que ce signe a d'abord été considéré par l'archéologue comme un *mem* phénicien (second signe à partir de la droite).

⁵⁶ La forme du vase est difficile à reconnaître, mais je présume que cette « espèce d'amphore » pouvait être un pithos, comme les vases de Vouni, ICS 207—208, dont il est question plus loin.

⁵⁷ D'où les diverses hésitations d'Ohnefalsch-Richter.

⁵⁸ Lettre du 18. 9. 1887, en P—S; « Je trouve dans l'alphabet de M. W. Deecke sous *le*, Golgoi 8, etc. » Il s'agit du tableau de signes chypriotes placé à la fin du volume I, 1 de la SGDI (1883). On voit ainsi que les chercheurs de cette époque n'étaient pas toujours trop négligents ou mal informés.

⁵⁹ Il s'agit bien d'un génitif, avec Mitford, ICS², p. 413 [J'ajoute qu'un ostrakon inédit d'Idalion (fouilles américaines, 1977) montre deux lignes commençant clairement par *to*, chaque fois suivi d'un nom d'homme au génitif.]

⁶⁰ La dernière syllabe fait seule difficulté pour l'interprétation. Chez les Grecs, le vin blanc semble rarement mentionné. Les dictionnaires sont réticents sur ce point, mais on peut alléguer au moins Athénée, I p. 32 C—D.

doit être un signe en *-a* comme *ka*, la finale *u* impliquant un génitif en *-au*, *-au*. Finalement, je propose avec beaucoup de prudence une lecture d'ensemble *to-le-u-ko(?) -ka(?) -u* qui pourrait se comprendre comme τῷ Λευκόκῳ « (appartenant à) Leukokas ».

Un nom Λευκόκας n'est pas encore attesté, et s'il s'agit d'un hypocoristique comme on doit le penser, des noms de base comme *Λευκο-κλῆς et *Λευκο-κράτης ne le sont pas davantage, semble-t-il.⁶¹ Cependant, le répertoire de l'anthroponymie grecque est si vaste que des noms nouveaux apparaissent chaque année dans les inscriptions. Je formulerais donc l'hypothèse qu'une forme Λευκόκας repose sur un composé Λευκο-κ-, du type Ἐχε-μ-ος, Ἐχέ-μμ-ας, etc. Des parallèles assurés peuvent être évoqués: à Théra, un Νιρόκας de date archaïque, IG XII 3, 1609, 2, d'un composé en Νιρο-κ-⁶²; à Tégée, un Φιλόκας IG V 2, 40, 20 (avec redoublement expressif Φιλόκκας en Thessalie);⁶³ à Gonnoi (Thessalie) un Κλεόκας⁶⁴. Pour Chypre, une structure semblable se retrouve dans le féminin de type neutre Φιλόκιον à Paphos⁶⁵. Enfin, avec un radical en *-i-*, signalons l'hapax Φαυσίκας sur un vase à inscription syllabique, site inconnu, ICS², 352 a (p. 420), B, 2.⁶⁶

La seconde séquence, s. 7, 8 et 9, est difficile elle aussi. Avec Ohnefalsch-Richter, on pourrait lire: *we* (*pa* incomplet non exclu!), probablement *la*, à la fin un grand *se* cursif est sûr. Mais je ne sais rien tirer de *we-la-se* ou *pa-la-se*⁶⁷. Enfin la troisième et brève séquence, s. 10–11. On doit lire *e-ke* et très vraisemblablement reconnaître ἔχε « tiens », impératif d'exhortation pour le défunt qui rappelle le πῖθι « bois » rencontré plus haut. Je ne vois pas le moyen d'aller plus loin dans l'interprétation de ce curieux document.

⁶¹ Quelques composés en Λευκο- et -λευκος chez Bechtel, HPN 278; des extensions analogiques sont imaginables (L. Dubois me rappelle Λαμπρο-κλῆς).

⁶² Bechtel, o. c. 331; comme lui, j'accentue ces noms paroxytons et non pas périspomènes. Tous les noms cités plus loin sont jusqu'ici des hapax.

⁶³ Bechtel, o. c. 448.

⁶⁴ Bechtel, o. c. 240.

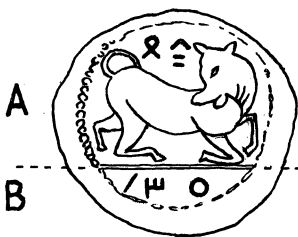
⁶⁵ Bechtel, o. c. 448 (inscription alphabétique).

⁶⁶ Voir le début de cet article, avec la note 24; dans ICS² l. c. insérer cette forme au lieu de « Παυσικᾶς » que je récusé désormais.

⁶⁷ Est-ce un hasard si cette dernière lecture fait penser à un mot énigmatique *pa-la-ne*, précisément à Marion, épitaphe ICS 167? Ce serait expliquer *obscurum per obscurum*.

VI. La légende *Sirômos* sur des monnaies de Paphos

En 1988, je suis revenu en détail⁶⁸ sur le problème des plus anciennes monnaies royales attribuées à Paphos, pour montrer que la légende syllabique au droit, longtemps mal lue du fait d'exemplaires défectueux, est aujourd'hui susceptible d'une bonne lecture. Pour la présenter rapidement aux philologues, en l'accompagnant d'un dessin, je résume ici mon argumentation. En 1883, avec de minces traces (statère de Londres), J. P. Six avait bien constaté la présence de quatre signes: deux



en haut, au dessus du taureau à face humaine, et deux en exergue, suivis d'une barre oblique finale⁶⁹. Grâce à deux statères (A, B) publiés récemment et conservés à New York (A. N. S.), on voit plus clair, en combinant les données fournies par chaque pièce (dessin ci-contre). En haut, de droite à gauche, *si* et *ro*; en bas, même

direction, *mo* (en forme de cercle) et *se*. Comme l'avait supposé A. J. Seltman et comme l'a montré H. Troxell⁷⁰, on obtient une légende *si-ro-mo-se*, soit Σίρωμος au nominatif. Ce nom, assurément non grec, est connu grâce à Hérodote V, 104, pour un roi de Salamine autrement obscur. Je suppose, en définitive, qu'on a à Paphos le nom d'un roi homonyme, les deux témoignages concordant en tout cas pour la forme, d'une manière qui ne saurait être fortuite⁷¹.

⁶⁸ Revue Numismatique, 1988, 27—31 et pl. I.

⁶⁹ Même revue, 1883, 352—353, lisant *po-ka-ro-se* ou Βώκαρος (?); mes critiques dans ICS, p. 116—117, etc. On ajoutera que, suivant une notice passée inaperçue, Six avait renoncé à sa lecture avant 1890; ainsi selon Louis Dyer, *Studies of the Gods in Greece...*, Londres—New York, 1891, 344, n. 1.

⁷⁰ Les détails bibliographiques dans mon article cité de 1988.

⁷¹ La présence du nom royal au nominatif (et non, comme plus tard, au génitif d'appartenance) se retrouve à Salamine, type ICS 319 a, pour Evelthon.